

Prix  
Européen  
de l'Essai  
2024

A large, bold, black serif letter 'E' is positioned to the right of the text, partially overlapping it. The 'E' is a classic, slightly elongated font with a thick stroke.

---

## Discours de Monsieur Dipesh Chakrabarty prononcé lors de la remise du Prix Européen de l'Essai le 28 août 2024

Mesdames et Messieurs,

### Exorde

Il est vraiment superflu que je le dise mais parfois l'évidence est aussi profondément personnelle. Je suis, comme on peut s'y attendre, très honoré par l'attribution de ce prix et touché par la générosité avec laquelle le jury a lu mon livre, *Après le changement climatique*, penser l'histoire, dans son édition française de 2023, traduction de *The Climate of History in a Planetary Age*, publié pour la première fois en 2021. Je suis déjà honoré parce qu'il s'agit là d'un prix hautement prestigieux. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en parcourir la liste des précédents lauréats et, sans pour autant avoir la prétention d'y côtoyer mes pairs, je suis flatté que mon nom y figure dorénavant. Je me réjouis également, en tant qu'universitaire spécialiste des sciences humaines, d'être associé à ce que ce prix, jusque dans son nom, le prix européen de l'essai, représente et célèbre : la tradition fondamentale de l'essai à une époque où, peut-être encore plus dans les pays anglophones qu'ailleurs, les articles universitaires sur-professionnalisés qui adoptent une approche étroitement disciplinaire, entendez par là qu'ils sont documentés à l'extrême et assortis d'une liste de références aux dimensions industrielles s'appuyant sur des bases de données, sont presque parvenus à étouffer cet esprit bouillonnant d'exploration et d'expérimentation dans la réflexion que la forme de l'essai incarne. Les analystes de cette forme, qu'il s'agisse de Lukács, d'Adorno ou de leurs plus récents collègues, ont toujours insisté sur la nature créative, expérimentale et exploratoire de l'essai. Pour reprendre les propos inoubliables d'Adorno : «Même dans la façon de se présenter, l'essai se refuse à agir comme s'il avait déduit son objet et épuisé son sujet. ... Il pense en fragments tout comme la réalité se présente et n'acquiert son unité qu'en progressant à travers les fissures, plutôt qu'en passant au-dessus d'elles. ... L'essai doit permettre à la totalité de briller dans l'un de ses traits, qu'il soit choisi ou aléatoire, mais sans affirmer que le tout y figure». (Theodor Adorno, *L'Essai comme forme*, New German Critique, no. 32, printemps-été 1984, p. 164).

La marginalité de la forme de l'essai dans les pays anglophones m'est apparue clairement à la faveur de quelques malentendus amusants, suite à l'annonce de ce prix. Plusieurs de mes collègues, notamment en Inde et aux États-Unis d'Amérique, m'ont demandé de leur envoyer, si je n'y voyais pas d'inconvénient, une copie de l'«essai» m'ayant valu cette distinction, pour qu'ils puissent en prendre connaissance. Ils s'étaient imaginé recevoir un article universitaire d'une trentaine de pages correspondant aux canons du genre ! Je constatais avec étonnement que le mot «essai», qu'ils pratiquent au quotidien, était pour eux à sens unique. Il a pourtant suffi de leur rappeler l'origine du mot «essai», qui nous renvoie à l'époque de Montaigne et de Bacon et au mot français signifiant «tentative» ou «effort», sens qu'avait également autrefois «essay» dans la prose anglaise, pour que mes collègues identifient immédiatement ce mot. Après tout, ils ont tous grandi en lisant des essayistes en anglais, de Charles Lamb à Chesterton,

---

ou bien *l'Essai sur l'entendement humain* de Locke (1689), ou encore les pères fondateurs états-uniens qui étaient souvent eux-mêmes des essayistes, sans oublier les œuvres d'André Bazin et de Roland Barthes dans leur version traduite. Cette expérience m'a néanmoins permis de mesurer la marginalisation progressive des essayistes dans le monde universitaire anglo-américain. Parions qu'il y a sûrement une histoire à raconter en la matière. Si Walter Benjamin a pu nous parler de la disparition du conteur à l'ère de la reproduction mécanique, quelqu'un voudra peut-être bien écrire un jour sur la façon dont la professionnalisation excessive des sciences humaines a pu entraver l'esprit de l'essai.

Cependant, la forme de l'essai reste pertinente à plusieurs égards. Le livre que ce prix récompense est, dans les faits, un recueil d'essais interdépendants. Ce n'est ni un hasard ni une coïncidence que la forme de l'essai soit importante pour ce livre. Permettez-moi vous expliquer brièvement son origine et j'espère que vous comprendrez alors pourquoi il était fondamental que j'adopte la forme de l'essai pour l'écrire et parler de l'époque qu'il aborde.

#### **Avant ce livre**

Je suis né et j'ai grandi en Inde, où «nous» sommes devenus modernes sous l'égide de l'autorité coloniale européenne. Comme historien, j'ai toujours été intéressé par la question suivante : Que signifie devenir «moderne» ? Cela signifie-t-il devenir urbain ? Être plus libre que nos ancêtres ? Que signifiait alors la liberté ?

J'ai abordé ces questions et d'autres connexes dans un livre intitulé *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique*, publié initialement en 2000 (*Provincializing Europe*, ndt).

À cette époque, le monde était déjà devenu «global» pour les gens comme moi. Mes amis s'interrogeaient souvent sur la pertinence de s'intéresser à l'Europe dans un monde qui était tellement post-impérial. «Pourquoi avez-vous provincialisé l'Europe en 2000, et non les États-Unis d'Amérique, qui sont aujourd'hui la puissance dominante ?», me demandait-on. Ma réponse était la suivante. Si vous envisagez l'histoire du monde, depuis l'époque de Christophe Colomb jusqu'à la décolonisation des années 1950 et 1960, comme une pièce de Shakespeare, vous constaterez peut-être que l'Europe est bien le personnage dont la domination est la plus impressionnante et les contradictions les plus inextricables de toute la pièce. Parcourez ces 500 années : Les puissances européennes commencent par s'étendre au-delà du continent européen ; elles s'emparent des terres d'autres peuples ; elles en réduisent certains à l'état d'esclaves ; elles en oppriment beaucoup d'autres ; elles tuent ; elles règnent sur les océans ; elles se battent entre elles et mènent deux guerres mondiales. Pourtant, dans le même temps, elles inventent l'humanisme, traversent la Renaissance et le siècle des Lumières, se demandent dès les premières années dans quelle mesure elles ont le droit de coloniser d'autres peuples ou de s'emparer de leurs terres et de leurs corps, et de s'arroger leur force de travail. Je ne pourrai pas nier le fait qu'elles finissent par choisir ce qui sert leurs intérêts. Cependant, en parallèle, l'Europe semble presque développer une conscience, un soupçon de sentiment de culpabilité quant à ses actions. Cette conscience, qui est présente dans les doctrines politiques libérales et

---

marxistes, devient un élément de notre modernité. Interroger la modernité revenait à s'accommoder de cette Europe impériale et expansive. Les États-Unis d'Amérique ont fini par dominer un monde que les empires européens avaient créé.

Les puissances européennes ont doublement marqué la construction du monde moderne. Nous pouvons constater une première influence dans l'histoire des pays colonisés, où l'impact de la colonisation a éradiqué les cultures et les modes de vie des populations autochtones. Par exemple, aux Amériques, entre 1492 et 1650, 50 millions de personnes sont mortes de maladies que les Européens avaient introduites. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la population aborigène d'Australie a été littéralement décimée, seul un dixième ayant survécu. D'autre part, dans des pays comme l'Inde, la Malaisie, et dans une certaine mesure en Égypte ou au Viêt Nam, et d'autres territoires où les populations possédaient déjà ce que les Européens considéraient comme une civilisation, à savoir notamment des villes, des espaces construits, des traditions formelles d'éducation et de connaissance, les puissances coloniales ont constitué des classes moyennes éduquées à l'occidentale. Je suis moi-même un descendant de cette classe moyenne coloniale que les Britanniques ont créée en Inde.

Les régimes coloniaux, selon l'endroit où ils s'implantaient, différaient les uns des autres mais l'oppression et le racisme dans les colonies présentaient suffisamment de similitudes, où qu'elles se trouvent, pour que l'expérience vécue par un individu soumis au joug colonial dans une partie du monde entre en résonance avec celle d'une autre personne vivant ailleurs sur Terre. Franz Fanon, par exemple, qui était originaire de la Martinique, a finalement écrit à partir d'un mélange d'expériences de vie recueillies en Martinique, en France et pendant la guerre d'Algérie, chacune présentant ses propres caractéristiques. Cependant, ses textes renvoient à des réalités survenant dans le monde entier. Sa poésie anticolonialiste parvient ainsi à capturer une part de vérité sur la violence coloniale. Fanon dit quelque chose qui résonne profondément en moi lorsque je travaillais sur la provincialisation de l'Europe. Il reconnaît, de manière assez remarquable, que la pensée européenne possédait tous les ingrédients nécessaires à l'émancipation de l'humanité des fardeaux qu'elle s'était elle-même infligés. Pourtant, la tâche de les mettre en œuvre avait été transférée aux colonisés car les Européens n'avaient pas été capables de résister à la tentation de dominer les autres dans leur propre intérêt mesquin. Le poète indien Rabindranath Tagore tient un discours similaire en affirmant que l'Europe n'était pas venue en Inde les mains vides, apportant avec elle la notion d'égalité devant la loi, entre autres présents, mais qu'elle ne s'en était pas départi de bon gré. Nous avons dû les lui arracher des mains.

L'un de ces dons fondamentaux était l'idée de liberté politique et sociale, l'idée de droits. La liberté était la question centrale que se posaient tous les peuples coloniaux qui avaient abordé la modernité au prix de la domination coloniale européenne. Il s'agissait profondément, mais pas exclusivement, d'une question européenne que les peuples colonisés du monde entier ont embrassée avec passion et se sont appropriée au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. L'idée que l'histoire de l'humanité se résume à l'histoire de la recherche de la liberté par les êtres humains trouve ses racines dans la philosophie de l'histoire de Hegel et ne s'est vraiment imposée que

---

---

dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier dans l'idée de progrès, dont le marxisme et le libéralisme sont deux variantes fondamentales. Elle est réapparue sous différentes formes et dans des proportions variables au cours du XX<sup>e</sup> siècle, sous des noms aussi différents que l'industrialisation, la modernisation, le développement, pour n'en citer que quelques uns, tous dérivés de l'idée de liberté. Pensons d'ailleurs en l'occurrence au titre du livre d'Amartya Sen, philosophe et économiste, *Development as Freedom* (Le développement comme liberté, ndt).

L'historien allemand, Jürgen Osterhammel, a souligné que de nombreuses racines de l'idée de plus en plus populaire d'émancipation et les notions de « liberté » qui lui sont connexes naissent au XIX<sup>e</sup> siècle, tout du moins aux temps où l'on parle de l'émancipation des esclaves. C'est alors, dit-il, que le mot «émancipation», dérivé du droit romain et résolument européen, a été appliqué au monde entier au fur et à mesure que le XIX<sup>e</sup> siècle s'écoulait. Au XX<sup>e</sup> siècle, le mot « liberté » a été repris par toutes les nations opposées à la domination coloniale. Hannah Arendt, dans l'une de ses conférences publiées à titre posthume et intitulée «La liberté d'être libre», réfléchit aux conceptions populaires de la «liberté» de la dernière partie du XX<sup>e</sup> siècle. Se référant aux révolutions de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, elle explique que le mot «liberté», dans divers contextes nationaux, connotait deux types de liberté : la liberté de vivre à l'abri de la peur et la liberté de vivre à l'abri du besoin, ce que nous pourrions appeler aujourd'hui «l'affranchissement de la pauvreté». C'est ce double désir de ne plus avoir à craindre l'homme blanc et de se libérer de la faim et de la pauvreté qui a été le moteur des mouvements anticolonialistes et révolutionnaires en Asie et en Afrique au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Si l'on se penche sur les écrits des nationalistes anticoloniaux qui voulaient moderniser leurs nations, on s'aperçoit que, à l'exception de figures telles que Gandhi, ils voulaient, en quelque sorte, poursuivre l'œuvre de modernisation que la domination coloniale européenne avait entamée. Une sorte d'eupéanisation du monde ou de la Terre, pour reprendre une expression heideggerienne, mais sans domination européenne. Le célèbre politicien et penseur martiniquais Aimé Césaire, poète de la négritude, en est un très bon exemple. Dans son ouvrage *Discours sur le colonialisme*, Césaire affirmait que la domination coloniale était le fait d'Européens qui promettaient la modernité sans pour autant tenir leur promesse. La preuve, disait-il, ce sont les peuples autochtones d'Afrique et d'Asie qui réclament des écoles, des hôpitaux et des usines que l'Europe coloniale leur a refusés. Le colonisé voulait aller de l'avant tandis que le colonisateur retardait leur établissement. Je pense que cela a été un postulat de base dans l'écriture de l'histoire jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi ce qui a inspiré mon livre.

L'imaginaire de la liberté, dans cette acception, a débuté une nouvelle vie non occidentale au sein des nations nouvellement décolonisées des années 1950 et 1960. Rappelez-vous que lorsque ces gadgets destinés aux consommateurs que sont les machines à laver et les réfrigérateurs sont apparus dans ces années-là, ils ont tous été présentés comme des appareils pouvant libérer les femmes des corvées ménagères. Les économistes occidentaux, souvent issus du MIT, étaient les chantres de la croissance économique illimitée. Il est vrai qu'à partir des années 1970, d'autres mouvements fondateurs ont vu le jour : citons le mouvement écologiste, les mouvements des peuples autochtones, le mouvement des libertés civiles, le mouvement

---

---

féministe. Certains écologistes ont cherché, avec plus ou moins de succès, à nous faire prendre conscience de l'impact de la technologie et de la modernisation sur l'environnement mais les gens exigeaient aussi plus de droits et de libertés. Nous établissions généralement un lien entre ces deux évolutions en affirmant que la dégradation de l'environnement découlait des problèmes d'inégalités et de l'absence de justice sociale et de droits, c'est-à-dire de l'absence de liberté. Les questions de liberté régnaient alors et règnent, peut-être encore, sans partage.

C'est ce besoin politique de liberté qui a fini par enfermer toutes les nations, grandes et petites, colonisatrices et colonisées, dans des modèles économiques qui supposaient à la fois une croissance infinie et une consommation sans fin d'énergie abondante et bon marché, fournie, pendant longtemps, par l'exploitation de combustibles fossiles (charbon, pétrole, gaz naturel). La caution morale de ce postulat a décidément la vie dure. Depuis l'époque où Deng Xiaoping a annoncé les quatre programmes de modernisation de la Chine à la fin des années 1970, et depuis le mandat de Manmohan Singh, en 1991, lorsqu'il était ministre des Finances de l'Inde et qu'il a libéralisé son économie, la rhétorique de la demande reste la même : nous avons besoin de combustibles fossiles pour sortir des millions de personnes de la pauvreté. Toujours sur cette base, la Chine ou l'Inde justifient l'utilisation du charbon, et l'Australie défend ses exportations de charbon à destination de ces pays. Tout cela, selon moi, prolonge cette idée de liberté. *La provincialisation de l'Europe* faisait partie intégrante de ce débat.

L'histoire de la poursuite de la modernité par l'humanité dans le but de conquérir sa liberté a toutefois été brutalement interrompue au XXI<sup>e</sup> siècle, lorsque nous avons compris que le réchauffement climatique induit par cette même humanité s'imposait comme jamais auparavant dans nos vies. Le réchauffement de la planète ou changement climatique nous a fait prendre conscience du prix à payer pour atteindre la modernisation et la liberté. Les combustibles fossiles, qui nous fournissaient des sources d'énergie abondante et bon marché et permettaient ainsi à un nombre croissant d'êtres humains de vivre mieux et plus longtemps à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, étaient également à l'origine d'émissions de gaz à effet de serre qui réchauffaient la surface terrestre et interféraient avec les systèmes écologiques planétaires, menaçant de perturber l'équilibre de la vie sur Terre. Les scientifiques ont commencé à alerter sur le réchauffement climatique dès la fin des années 1950, en pleine guerre froide, et ont confirmé leur prédiction dans les années 1980, le premier signe avéré étant un trou dans la couche d'ozone au début de ces années-là. En 1988, les Nations Unies créaient le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC).

Grâce aux travaux des climatologues, des spécialistes de la Terre et de certains historiens de l'environnement, il est désormais tenu pour évident que l'intensification de la mondialisation capitaliste extractive, en particulier celle des cinquante ou soixante dernières années, a fait passer notre planète du statut d'objet de connaissances scientifiques spécialisées à celui de sujet quotidien d'actualité et d'inquiétude. Toutes les données portant sur le nombre d'êtres humains et leurs activités ont connu une croissance exponentielle depuis les années 1950, tendance qui s'est accélérée depuis les années 1970 : population, PIB réel, investis-

---

sements directs étrangers, population urbaine, consommation d'énergie primaire, consommation d'engrais, grands barrages, utilisation de l'eau, production de papier : ces données s'intéressent à presque tout ce que les êtres humains utilisent et consomment. Elles nous parlent de l'histoire de l'épanouissement humain et, s'il s'agissait de la seule histoire, elle ferait partie intégrante de l'histoire de la liberté et du développement. Néanmoins, les scientifiques ont également révélé, au cours de la même période, une augmentation exponentielle des émissions de gaz à effet de serre (dioxyde de carbone, protoxyde d'azote, méthane), de l'érosion de l'ozone stratosphérique, de l'augmentation de la température à la surface de la planète, de l'acidification des océans, de la capture des poissons marins, de l'aquaculture des crevettes, entre autres. Ces indicateurs mesuraient l'impact de l'action humaine sur la planète et ses processus d'écoservice. Il n'est pas surprenant que les spécialistes du système terrestre, à l'instar de certains historiens, aient baptisé cette période, qui s'étend de 1950 à nos jours, «la grande accélération» dans l'histoire de l'humanité et de la planète, inspiré par le titre de l'ouvrage de référence de l'historien, Karl Polanyi, «La Grande Transformation».

Certaines des informations fournies par les chercheurs sont stupéfiantes. En 1985, 1 milliard de personnes consommaient ces fameux gadgets (sur près de 6 milliards d'humains qui peuplaient alors la planète, contre les 1,6 milliards qu'elle comptait en 1900). On peut considérer qu'il a fallu à l'homo sapiens la quasi-totalité des 300 000 ans de son existence pour arriver à ce stade de son histoire. En 2006, soit 21 ans plus tard, le nombre de consommateurs avait doublé pour atteindre 2 milliards ; en 2015, après 9 années, nous comptons 3 milliards de consommateurs ; le prochain milliard de consommateurs devrait être atteint d'ici 4 à 6 ans. Comme vous pouvez le voir, chaque nouveau milliard arrive plus vite que le précédent. En 2000, les consommateurs des pays de l'OCDE représentaient 75 % du nombre total de consommateurs et, aujourd'hui, ils ne n'en constituent que 30 %. La plupart d'entre eux vient maintenant de Chine, d'Inde, d'Amérique latine et des récentes classes moyennes africaines. Ces nouveaux consommateurs sont nombreux, ils ont besoin de plus de protéines, de plus de légumes, et leurs modes de vie évoluent. Nous industrialisons donc la vie des animaux, des plantes et des oiseaux que nous mangeons. Cela n'est pas sans conséquences sur la biosphère. Aujourd'hui, l'«oiseau» le plus répandu sur la planète est le poulet d'élevage : on en dénombre 23 milliards d'individus ; la deuxième population d'oiseau que l'on rencontre le plus fréquemment sur Terre, et que nous ne mangeons pas, est le travailleur à bec rouge ou quéléa, qui ne compte que 1,5 milliard d'individus.

C'est comme si les êtres humains avaient poursuivi le projet d'améliorer leur vie sans se soucier de la planète, en ignorant que celle-ci n'est pas qu'un amas de roches mais qu'elle est constituée d'un ensemble d'interactions entre différentes formes de vie. En un mot, la biodiversité. La vie, à son tour, a modifié la nature de ce que nous considérons comme non vivant sur cette planète. Ces dernières années, la perte de biodiversité causée par nos activités a fait l'objet d'un débat grave, certains allant jusqu'à se demander si nous n'assistons pas déjà aux prémices d'une sixième grande extinction de la vie sur Terre, conséquence de la grande accélération. L'un des traits les plus importants d'une telle catastrophe, si elle devait se produire, serait que, pour la première fois dans l'histoire de notre planète, une espèce biologique aurait déclenché la dispa-

---

rition d'une grande partie du vivant. Toutes les extinctions précédentes ont été provoquées par des éruptions volcaniques, des chutes d'astéroïdes et d'autres phénomènes similaires. En d'autres termes, l'humanité est devenue, aujourd'hui, une force géophysique planétaire. Il s'agit d'un mode d'existence collective que nous ne parvenons pas à appréhender par nos capacités de perception intrinsèques mais dont nous prenons conscience cognitivement grâce au discours scientifique. Notre technologie, nos économies et nos niveaux de consommation permettent aux humains les plus riches ou privilégiés, qui constituent une classe d'individus dont le nombre ne cesse d'augmenter, de devenir une force planétaire capable de modifier le climat du monde entier et d'être à l'origine du déclin de la biodiversité qui, à terme, pourraient être catastrophique.

À ce stade, notre histoire n'est donc plus seulement une histoire de liberté. C'est aussi une histoire de l'intrication des êtres humains et des processus naturels qui supportent la vie, et de la façon dont nous dégradons ces processus à nos risques et périls. La question la plus urgente et la plus évidente est de savoir ce que nous devons maintenant faire. De nombreuses solutions sont à l'étude, allant de propositions de transition vers les énergies renouvelables, de décroissance, c'est-à-dire de réduction de nos économies, d'apprentissage de la sagesse qu'offrent les peuples autochtones dont les modes de vie ont préservé les foyers de la biodiversité pendant des milliers d'années, à des projets plus contestés de prise en charge par l'homme du climat de l'ensemble de la planète grâce à la géoingénierie, l'humanité devenant encore plus planétaire qu'elle ne l'est déjà. La simple histoire de la liberté s'est complexifiée à mesure que la distinction entre l'histoire humaine et l'histoire naturelle s'est effondrée.

Emmanuel Kant est célèbre pour avoir formulé les trois questions qu'il est nécessaire de se poser lorsque l'on est confronté à une crise grave : Quel est le problème ? Que dois-je faire ? À quoi dois-je m'attendre ? J'ai compris que, dans le cas de la crise climatique, ce sont les climatologues qui ont «découvert» et défini le problème en premier lieu. Ce sont donc eux qui répondent le mieux à la première question. La deuxième question, qui définit les actions à entreprendre, est traitée par les activistes, les économistes, les décideurs, les responsables politiques, les technologues et les ingénieurs. Enfin, la troisième question, celle de savoir à quoi s'attendre, trouve sa réponse dans l'art, sous forme de films, de fictions climatiques, de peintures, de performances, pour n'en citer que quelques-unes, et par la théologie. Voyez donc la pensée apocalyptique que cette crise remet sur le devant de la scène. Que pourrais-je alors avoir à dire sur notre époque en tant qu'historien humaniste ?

Emmanuel Kant nous est encore d'une grande aide, puisqu'il a ajouté, à propos des trois questions qu'il a énoncées, à savoir *quel est le problème ?*, *que puis-je faire ?* et *qu'attendre ?*, qu'elles s'inscrivent toutes dans une quatrième question plus large : aujourd'hui, qu'est-ce que l'être humain ? Mon livre part de cette question et se conclut sur cette même question. Quelque chose a changé dans la condition humaine depuis que Hannah Arendt a publié son célèbre livre, en 1958 (*Condition de l'homme moderne*, ndt). Elle écrivait pendant la guerre froide et sous la trajectoire du Spoutnik soviétique, le premier objet que l'humanité a fabriqué et lancé dans l'espace. J'ai compris, en écrivant dans un monde de l'après-guerre froide et à



---

l'ère du changement climatique induit par cette même humanité, que la condition humaine avait changé depuis l'époque d'Arendt. Nous avons aujourd'hui deux visions dominantes de l'être humain. Celle où l'histoire de l'humanité est séparée de l'histoire naturelle, l'être humain poursuivant sa recherche de liberté en supposant que l'histoire naturelle fait partie du donné du monde, comme si elle était un arrière-plan passif sur lequel se joue l'action humaine, et cette autre conception de l'être humain, une espèce qui, grâce à ses capacités technologiques, au nombre d'individus qui la composent, au nombre d'animaux dont la vie a été industrialisée, agit désormais comme une force géophysique et modifie l'écologie planétaire. Dans cette seconde perception, les humains font partie de l'histoire naturelle, et la Terre n'est plus un arrière-plan passif. Nous interagissons avec elle.

Ma question était la suivante : Comment raconter, voire penser ou faire cohabiter, ces deux images de l'être humain, et leurs deux histoires ?

C'est la question qu'aborde mon livre et à laquelle il se confronte.

#### **Revenir à la question de la forme de l'essai, en conclusion**

Ce livre est un recueil d'essais, au sens le plus moderne du terme. La forme de l'essai y occupe une place centrale. Je suis frappé par le fait que cette forme d'essai était également essentielle pour mes collègues dans leurs études postcoloniales. Les travaux des critiques postcoloniaux Gayatri Spivak et Homi Bhabha, deux des fondateurs de cette discipline, sans oublier le regretté Edward Said, constituent également des recueils d'essais. Mon livre *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique* est du même acabit.

Pourquoi ? Je n'ai ici et maintenant pas le loisir de me lancer dans ce long débat mais pour conclure cet exposé, permettez-moi de vous laisser sur deux réflexions.

Il me semble que les études postcoloniales ainsi que les humanités environnementales ou planétaires nous obligent à nous confronter au fait que les disciplines universitaires, qui trouvent leur origine en Occident ou en Europe mais sont aujourd'hui des matières dominantes dans les universités du monde entier, se présentent comme une épée à double tranchant : d'une part, elles nous fournissent sans l'ombre d'un doute des idées et des méthodes précieuses, d'autre part, elles présentent également des angles morts parce que leur provenance mondiale remonte à la domination mondiale de l'Europe. En ce sens, elles sont les irrémédiables descendantes du savoir colonial, en d'autres termes de la manière dont l'Occident a voulu connaître le monde tout en voulant le subordonner à son hégémonie.

Une autre entité que l'Occident, au tout début, et la plupart des humains, aujourd'hui, ont voulu dominer, est ce que nous appelons souvent la «nature». Les disciplines universitaires où nous œuvrons faisaient également partie de l'appareil intellectuel et institutionnel par lequel nous avons mené à bien ce projet de domination de la nature jusqu'à ce que nous commençons à le remettre en question. Cette remise en question est issue en grande partie de ces

---

mêmes disciplines lorsqu'elles ont été forcées de se réunir, dans des domaines multidisciplinaires créatifs tels que la « science du système terrestre », pour s'intéresser au fonctionnement réel de la Terre, à l'image d'un système vivant, sans en reprendre pour autant toutes les facettes, sans aller jusqu'au bout d'une telle approche. L'heure était venue de travailler à l'interface de diverses disciplines, en associant les connaissances des sciences naturelles aux préoccupations des sciences humaines.

C'est là que la forme de l'essai, ou devrais-je dire plus précisément, une forme hybride que j'appellerai « essai académique », pour la distinguer des essais littéraires, nous a permis, à nous, les postcoloniaux, les humanistes et post-humanistes des études environnementales, d'occuper plusieurs lieux intermédiaires, de travailler dans les interstices de plusieurs disciplines et de parler, la forme de l'essai nous le permettant, de manière expérimentale, exploratoire et inachevée.

Il s'agissait là d'une ressource européenne, la forme de l'essai, que l'on pourrait réutiliser pour mener un dialogue critique avec cette Europe, autrefois impériale, qui constitue également une partie de notre héritage mondial.

Merci de m'avoir suivi.

Dipesh Chakrabarty, 46<sup>e</sup> lauréat du Prix Européen de l'Essai  
Lausanne, le 28 août 2024

Traduction de l'anglais par Laurent-Manuel Lefort

Traduction française des discours prononcés lors de la remise du  
Prix Européen de l'Essai à l'auteur Dipesh Chakrabarty  
au Lausanne Palace le 28 août 2024

